

«VIVA» Dans un essai littéraire très romanesque, Patrick Deville croise les destins de Trotsky, Frida Kahlo, Diego Rivera et Malcolm Lowry. Au cœur du chaudron des années 1930.

Violence et passion sous le Popocatépetl

ALAIN FAVARGER

En apparence, le livre s'inscrit dans la vogue du «biopic», film ou roman s'inspirant du parcours de personnages réels, familiers à nos esprits. Qui ne connaît pas peu ou prou la figure fascinante de Frida Kahlo, l'artiste mexicaine au visage racé et cheveux de jais? Peintre à la beauté blessée après un accident de tramway, elle emballe toujours l'imaginaire collectif par ses autoportraits et autres compositions où palpète un érotisme exubérant. Sexe, passion et utopie. Sous le soleil des tropiques, à l'ombre des volcans qui dominent le haut plateau où Mexico s'étale à l'infini, la chimère des révolutions prit aussi ses quartiers.

LE RÉVOLUTIONNAIRE BANNI

Anarchistes, communistes orthodoxes, dissidents trotskystes et autres rescapés de la guerre d'Espagne s'y retrouvent pour de nouveaux embrasements. Trotsky, le proscrit, y est réfugié depuis 1937. Condamné à l'errance par Staline, il a été reçu par le couple phare de la peinture mexicaine, Diego Rivera et Frida Kahlo. Exil forcé de l'organisateur de l'Armée rouge, le vainqueur de la guerre civile de 1918-1921, devenu le grand perdant de la succession de Lénine, l'homme à abattre.

Fort d'une excellente connaissance des acteurs et des faits de la révolution russe, Patrick Deville lance ainsi Trotsky sur l'échiquier de son dernier roman. Pour un carrousel plutôt hallucinant et une danse de tous les dangers. Après une reconstitution saisissante du génocide cambodgien (*Kampuchéa*, 2011) et une évocation minutieuse de la trajectoire du savant suisse Alexandre Yersin à l'origine de la découverte du bacille de la peste (*Peste et choléra*, 2012), voici *Viva*. Un titre sonnante comme un coup de cymbale

dans le ciel de la sierra. Pour dire quoi? La peur de la traque, l'illusion d'un dernier amour, l'acharnement d'un monstre à détruire un à un tous ses rivaux. En première ligne le plus intelligent, «littérateur-né», grand lecteur à la plume acérée comme en témoigne la vivacité de son autobiographie *Ma Vie*.

D'emblée le lecteur joue le jeu, s'installe dans cette saga de feu. Entre Eros et Thanatos, le roman vibre de mille pulsations. Passé, présent s'emmêlent pour nous montrer le révolutionnaire banni dans ses différents havres de paix relative à Mexico. Elans d'une passion éphémère pour l'envoûtante Frida, trompée sans merci par son Diego, don Juan jaloux et monomane du sexe. Luxe de précautions du Russe assiégé, entouré de ses gardes du corps, au cœur d'une citadelle quasi imprenable. Jusqu'à l'intrusion du traître, Ramon Mercader, le bras armé des staliniens assenant un jour de 1940 le coup de piolet fatal au brave Léon Trotsky.

On peut discuter à l'infini des mérites de la victime et opposant majeur du maître du Kremlin. Fondateur d'un régime de terreur et d'oppression, il n'avait pas non plus les mains blanches.

Mais il jouit de l'aura des vaincus de l'Histoire et de celui qui, par son intelligence, aurait pu représenter une alternative aux dérives du communisme.

LOWRY ET L'AMOUR FOU

Parallèlement à ce récit très serré des dernières années de Trotsky, *Viva* brosse en fines touches le portrait d'autres personnages hantant alors le Mexique. En particulier la figure, elle aussi mythique, de l'Anglais Malcolm Lowry, auteur du roman culte *Au-dessous du volcan* (1947). Plus jeune que Trotsky, il est un errant d'une autre sorte, baladin de l'amour fou et impossible, transposé à l'ombre du volcan Popocatépetl. Le livre de Deville y gagne en intensité, offrant le miroir des rêves d'absolu d'un écrivain de l'excès, rongé par l'alcoolisme. La passion incandescente qui le lie aux deux femmes de sa vie, Jan et Margerie, féconde la longue gestation de son œuvre-clé. Roman magique au lyrisme ténébreux, ensorcelant, *Au-dessous du volcan* fait partie de la petite cohorte des livres qui peuvent illuminer une vie.

La réussite du nouveau roman de Patrick Deville tient dans sa partition très maîtrisée. C'est une sorte de musique qu'il nous fait entendre, la mélopée des destins brisés qui hantent encore notre mémoire. D'un côté, on voit le révolutionnaire lettré, dont la finesse d'esprit reste toujours un antidote au cynisme monstrueux de son rival, auréolé bientôt du prestige des vainqueurs de 1945. De l'autre, on prend toute la mesure de la personnalité attachante de Malcolm Lowry, voyageur frénétique s'égarant dans les paradis artificiels et la folie, au cœur d'un rêve d'amour plus vaste que la nuit.

Le livre est précis, subtilement découpé en petits chapitres, tendu par l'ironie et porté par l'art de la litote. On est plus ici en présence de l'essai littéraire que du roman, mais la vivacité et le rythme du récit transcendent le tout et l'innervent parfois d'une étrange poésie. Celle que portait aussi un Antonin Artaud, autre rêveur d'impossible et adulateur des mystères mexicains. Deville le convoque parmi d'autres, comme André Breton ou D.H. Lawrence, pour mieux donner corps à sa propre mythologie d'un monde qui ne renoncerait pas au rêve d'enchanter la vie, loin «de tout mal, de toute oppression et de toute violence».

La Liberté

Patrick Deville, *Viva*, Ed. du Seuil, coll. «Fiction & Cie», 2014, 220 pp.

Rencontres avec Patrick Deville sa 6 septembre au Livre sur les quais, Morges: 11h, débat «Fictions & Cie» avec Bernard Comment et Antoine Volodine; 12h50, «Histoire et littérature» avec Pierre Assouline.